

## Comprendre l'autre comme soi-même ? Pour un modèle médiationniste de l'intercompréhension linguistique\*

Vincent Nyckees<sup>1</sup>

### Résumé

*Cet article entend contribuer à une modélisation des conditions individuelles de l'intercompréhension linguistique. On montre d'abord que le schéma ordinaire en termes de recouvrement plus ou moins strict des compétences se heurte à une très forte variabilité sémantique interindividuelle (géolectale, sociolectale, « plurilectale », « topique », ou liée à la diversité des historiques individuels) concernant tant la disponibilité des différents signes que la composition de leurs significations. On explique ensuite comment une théorie médiationniste permet d'échapper à ces difficultés en mettant à profit l'interdépendance entre langue et cognition et en restituant les dynamiques individuelles constitutives des compétences linguistiques. On présente enfin une typologie des contenus de signification prenant en compte la structuration polyphonique des significations à l'échelle individuelle avant de redéfinir sur ces bases l'expression « partager une langue. »*

**Mots clés :** intercompréhension ; linguistique des individus ; compétence sémantique ; signification ; variabilité ; médiationnisme

### Abstract

*This paper intends to model the individual conditions of mutual understanding from a semantic point of view. I first show that the standard explanation based on an alleged close homology of linguistic competences within a community comes up against the very high semantic variability between individuals, as regards lexical availability and semantic composition of signs, which results from their geo-, socio-, plurilectal differences, or from differences in their discursive memories or their own histories. I then explain how a mediationist theory escapes these difficulties by emphasizing the interdependence of language and cognition and by bringing to light the individual dynamics involved in semantic competences. I finally set out a typology of meaning contents, which takes account of the fact that meanings are polyphonically structured at the individual level. On this basis I reexamine what 'to share a language' actually means.*

**Keywords:** mutual understanding; linguistics of individuals; semantic competence; meaning; variability; mediationism

---

\* Je remercie Didier Samain et Robert Nicolaï pour leur lecture attentive et leurs avis éclairés qui m'ont permis de préciser plusieurs points et d'améliorer une première version de ce texte.

<sup>1</sup> Université de Paris et Université Sorbonne Nouvelle & CNRS Laboratoire d'histoire des théories linguistiques (France). E-mail : [nyckees@wanadoo.fr](mailto:nyckees@wanadoo.fr).

## Introduction

Puisque ce numéro de *Signifiances (Signifying)* nous en offre l'occasion, comment résister au plaisir d'explorer avec ses maîtres d'œuvre les formes que prend ou que pourrait prendre aujourd'hui une *linguistique des individus*<sup>2</sup> ? Pour ce qui nous concerne, relevant le défi en sémanticien de la langue<sup>3</sup>, nous nous nous proposerons tout à fait irraisonnablement d'esquisser un modèle « réaliste »<sup>4</sup> des conditions *individuelles* de l'intercompréhension linguistique. Nous tenterons en particulier de déterminer, sans idéalisation excessive, en quel sens on peut dire que des sujets individuels « partagent » une langue ou des significations linguistiques<sup>5</sup>, ce qui nous conduira à nous interroger notamment sur l'articulation de l'individuel et du « collectif », ou, tout au moins, du « groupal », voire du « pluriel »<sup>6</sup>, s'agissant d'ordres de phénomènes qui participent à l'évidence de ces deux dimensions. Quel est, en d'autres termes, le mode d'existence des langues et des significations à l'échelle *individuelle*, si toute signification est par définition *partagée* – ou plutôt, de notre point de vue, si elle a vocation à l'être ? Et quel est, à l'autre pôle, le mode d'existence des langues et des significations à l'échelle des *groupes*, s'il n'est, en dernier ressort, de signification véritable que pour des sujets *individuels* ?

Une évidence trop peu questionnée des sciences du langage contemporaines voudrait que des locuteurs se comprennent parce qu'ils partagent les mêmes unités linguistiques. Toutefois, dès que l'on entre un peu dans les détails, il devient difficile, s'agissant du moins de quantité de mots et morphèmes lexicaux<sup>7</sup> ainsi que de certaines structures syntaxiques peu fréquentes, de postuler un recouvrement quasi-complet des associations formes-sens à l'échelle d'une communauté entière, même en faisant la part des unités propres à des groupes sociaux spécifiques. Or, si les signes et les structures morphosyntaxiques les mieux partagés sont à l'évidence essentiels pour se faire comprendre ou pour accéder à la compréhension des messages d'autrui, ils ne peuvent suffire, loin de là, à assurer une intercompréhension fine dans la plupart des domaines d'expérience. Ainsi, l'expression *partager une langue* ne signifie peut-être pas exactement ce que nous serions initialement enclins à croire.

<sup>2</sup> Nous empruntons cette formule à l'appel à contributions initial rédigé par Robert Nicolai et Didier Samain. On entendra ici par *individus* « des acteurs sociaux avec leur épaisseur temporelle concrète » (*ibid.*).

<sup>3</sup> C'est-à-dire, pour le dire sommairement, en prenant pour objet d'analyse – en vue d'éclairer la production et l'interprétation du sens dans les discours et les activités linguistiques – les relations entre : *i*) des unités signifiantes enregistrées comme telles dans les compétences linguistiques des sujets parlants, et *ii*) les significations que ces derniers peuvent leur associer (sans préjuger du statut à accorder à ces dernières). Indépendamment même des spécificités de notre propre approche théorique, notre contribution engage donc nécessairement des méthodes et des points d'appui différents de ceux des chercheurs.e.s d'autres régions des sciences du langage participant à ce numéro, malgré, nous semble-t-il, des enjeux, voire des objectifs communs. Précisons qu'inscrivant notre propos au niveau de la langue – élargie toutefois, pour nous, à ce que nous appelons la *topique discursive*, voir *infra* –, nous ne pourrons qu'à peine effleurer les processus relevant des compétences interprétatives d'ordre discursif et textuel. Nous regrettons également de ne pas pouvoir aborder de front, dans cette contribution, la question des stéréotypes, qui participent à leur manière d'une sémantique de la langue.

<sup>4</sup> Au sens le plus courant de ce qualificatif.

<sup>5</sup> Sur la thématique du « partage du sens », on pourra se reporter également, dans des perspectives sensiblement différentes de celle que nous développons ici, aux diverses contributions de Cislaru & Nyckees (2019).

<sup>6</sup> Comme nous y invite également la thématique de ce numéro.

<sup>7</sup> La question de la variation ne se pose pas avec la même acuité pour une discipline comme la syntaxe, même si la variabilité synchronique y est souvent encore relativement sous-évaluée – malgré les travaux de Berrendonner, Puech, Le Guern (dans le cadre de la grammaire polylectale) et, bien sûr, ceux de Blanche-Benveniste et du GARS, ou, tout récemment, l'entreprise de la *Grande Grammaire du français*. Quoi qu'il en soit, tout linguiste se doit de la prendre en compte dans ses analyses s'il ne veut pas s'exposer à décrire les usages d'une variété particulière – fût-ce celle d'une élite cultivée, lettrée ou savante – en la présentant comme le cas général. Notre approche doit également beaucoup, on l'aura compris, à la sociolinguistique et à la linguistique variationniste.

Nous engagerons notre parcours en montrant les limites de ce schéma ordinaire de l'intercompréhension, qui postule un recouvrement étroit des compétences linguistiques à l'échelle d'une communauté ou, tout au moins, d'un groupe linguistique. Notre examen permettra d'établir que, s'agissant du lexique en tout cas, un tel postulat se heurte à une très forte variabilité interindividuelle, tant quantitative que qualitative, des significations linguistiques.

Tirant les conséquences de cette variabilité, nous tenterons de tracer une autre voie en nous fondant sur les propositions de la sémantique médiationniste qui mettent en lumière l'interdépendance « organique », dans notre espèce, entre cognition individuelle et langage. C'est ce principe général, déterminant une tension dialectique toujours recommencée entre *sémiotité* de la cognition humaine et *cognitivité* du langage, qui nous permettra d'analyser l'intercompréhension linguistique comme un processus ouvert résultant des dynamiques de sujets individuels engagés à leurs propres fins dans des activités de langage complexes. Nous troquerons ainsi une représentation mécaniste contre une conception dynamique de l'intercompréhension valant pour l'ensemble des phénomènes sémantiques sans exception.

En cohérence avec ce modèle global, nous nous attacherons ensuite à porter au jour la structure polyphonique de toute signification linguistique dans l'ordre des compétences individuelles, en partant du constat que le point de vue de *l'autre* s'y trouve d'emblée inscrit (dès l'entrée des locuteurs dans le langage). Nous pourrions alors nous redemander avec profit comment il convient d'entendre l'expression *partager une langue*<sup>8</sup>.

## 1. Quand le schéma ordinaire de l'intercompréhension en linguistique se heurte à la variation sémantico-interprétative synchronique

### 1.1. L'intercompréhension expliquée par le recouvrement des compétences : un schéma hégémonique en linguistique

On a coutume aujourd'hui en linguistique d'« expliquer » l'intercompréhension par le caractère collectif des significations. En d'autres termes, à la question « *Comment* nous comprenons-nous lorsque nous échangeons linguistiquement », notre discipline répond volontiers : « *Parce que* nous partageons une même langue ». On peut se demander toutefois si une telle réponse ne se borne pas à déplacer sur la cause alléguée la charge de l'explication, à l'instar de l'apprenti médecin de Molière invoquant la vertu dormitive de l'opium pour rendre compte de ses effets somnifères. On n'échappe pas en tout cas à une certaine circularité : l'intercompréhension est expliquée par la langue, mais la langue est définie elle-même par l'intercompréhension.

Plus problématique encore, une longue tradition a posé ou présupposé que la signification linguistique serait par définition *collective*, autrement dit partagée de manière relativement homogène à l'échelle d'une communauté linguistique entière ou, à défaut, d'un groupe bien défini au sein de celle-ci (concernant certaines unités signifiantes), sans tirer véritablement de conclusions de l'existence de significations partagées à plus petite échelle, de « mécompréhensions »<sup>9</sup>, de décalages interindividuels de toutes sortes, de spécificités individuelles en production (si l'on excepte les idiolectes renvoyés aux études stylistiques et

<sup>8</sup> Un article à visée essentiellement théorique abordant, dans un espace (relativement) limité, des questions aussi diverses et aussi étendues que celui-ci doit se résoudre à faire des choix. Ainsi, nous ne pourrions commenter, citer ni même nommer bon nombre d'auteurs qui ont pourtant joué un rôle notable dans notre réflexion. Nous restreindrions de même les références bibliographiques au strict nécessaire.

<sup>9</sup> A quelques rares exceptions près. Voir à ce propos Kerbrat-Orecchioni (2019).

littéraires) comme en réception, sans même chercher à éclairer plus généralement, sur un plan théorique, les conditions de possibilité d'un partage effectif des significations, ses degrés et ses limites, alors même que la variation diatopique<sup>10</sup> et la variation diastratique sont aujourd'hui bien connues.

En somme, depuis le *CLG* au moins, l'intercompréhension a généralement été traitée, pour l'essentiel, par les linguistes comme une donnée relativement marginale, ce qui revenait à placer au centre de la construction théorique un idéal plutôt qu'un fait établi. Il s'en est suivi, outre une prédilection pour une conception « maximaliste » de la langue<sup>11</sup>, une représentation mécaniste de l'intercompréhension linguistique entendue comme recouvrement d'associations sensiblement identiques de signifiants et de signifiés entre les interlocuteurs.

Une telle conception présente bien sûr de notables avantages théoriques et pratiques. Il paraît plus facile dans ce cadre, non seulement de « s'expliquer » l'intercompréhension, mais aussi d'appréhender la langue comme un objet relativement autonome. Celle-ci, en s'imposant quasi-uniformément à chacun, semble gagner en « objectivité ». Une telle approche était en outre à peu près inévitable dans le cadre d'une conception « instrumentaliste » réduisant le rôle du langage à celui d'un instrument d'expression ou de traduction<sup>12</sup> de pensées formées pour l'essentiel hors de lui (ou – variante faible – estimant que l'on peut sans grand dommage s'autoriser cette simplification)<sup>13</sup>. On comprend moins bien en revanche que nombre de linguistes qui récusent en principe cette conception n'en reconduisent pas moins dans leur discours, explicitement ou entre les lignes, le vieux schéma de l'intercompréhension, que l'on pourrait dire *unanimiste*<sup>14</sup>.

## 1.2 L'ampleur de la variation sémantico-interprétative<sup>15</sup> synchronique

Le schéma traditionnel de l'intercompréhension s'accommode mal de la grande variabilité synchronique des compétences linguistiques. On a cru généralement pouvoir remédier à cette difficulté en le « stratifiant »<sup>16</sup>, mais le remède s'avère très insuffisant, parce que la variation

<sup>10</sup> Elle est déjà parfaitement illustrée par les néo-grammairiens et par Saussure lui-même (2002).

<sup>11</sup> Voir (2008a). *Les références sans nom d'auteur correspondent à nos propres travaux.*

<sup>12</sup> Voir l'hypothèse du langage-traduction évoquée par Auroux (1979 : 70).

<sup>13</sup> C'est avec ce sens que nous employons le qualificatif d'*instrumentaliste* depuis notre article de 2003, en référence, donc, à la conception aristotélicienne de la langue (et non pas, par exemple, à l'*Organonmodell* de Bühler), mais indépendamment, toutefois, de la question de la relation entre les « concepts » (ou « états de l'âme », en termes aristotéliciens) et le monde – donc indépendamment de la question du réalisme. Signalons, découvert ultérieurement, un usage voisin du qualificatif *instrumentalistisch* chez le Gadamer de *Wahrheit und Methode*.

<sup>14</sup> On pourra également se demander s'il est très sain pour la linguistique de renoncer à traiter avec tout le sérieux qu'elle mérite une question qui interroge les fondations mêmes de toute signification, et par conséquent ses propres conditions de validité scientifique.

<sup>15</sup> Nous parlerons de *variation sémantico-interprétative*, chaque fois que la variation interindividuelle synchronique des unités de langue est susceptible, ne serait-ce que dans certains cas, d'affecter l'intercompréhension, que cette variation soit d'ordre formel ou purement « sémantique » (voir *infra*). De *variation sémantico-interprétative*, plutôt que *sémantique*, car l'expression de *variation sémantique* risquerait d'être interprétée en un sens restreint comme renvoyant exclusivement à la sémantique lexicale.

<sup>16</sup> Il est vrai que la probabilité d'interagir avec un locuteur quelconque de notre communauté linguistique est globalement proportionnelle à l'étendue des formes d'expérience que nous partageons avec lui ou elle, et donc à la part de nos communes appartenances groupales. Mais ce fait ne plaide pas nécessairement en faveur du schéma traditionnel.

est beaucoup plus complexe et protéiforme qu'on ne le reconnaît généralement et parce qu'elle affecte profondément la signification elle-même.

### 1.2.1. La forte fragmentation des « groupes de sens » : une distribution extrêmement différenciée des signes disponibles

Quand on parle de variation synchronique, on pense aussitôt à la variation des usages en fonction des groupes linguistiques et en particulier, à la variation géolectale ou sociolectale. Ce sont des choses bien connues. On peut regretter toutefois que les linguistes qui s'intéressent à ces phénomènes ne soulignent pas davantage leur importance pour l'intercompréhension et qu'ils n'en évoquent pas les implications « épistémiques » et pratiques (implications dont les effets sociaux semblent pourtant décisifs), parce qu'ils concentrent toute leur attention sur les relations entre la variation (notamment diastratique) et la stratification sociale du langage ou sur le rôle essentiel joué par les normes sociolinguistiques dans la fabrique des jugements sociaux. Il conviendrait donc de reconnaître que la variation synchronique diastratique ou diatopique n'est pas seulement d'ordre *formel* (opposant des réalisations différentes, dans l'ordre du signifiant, d'unités – *signifiantes* ou *distinctives* – tenues pour identiques à tous autres égards<sup>17</sup>) – ce qui réserve déjà, à l'occasion, des possibilités de « mécompréhension » – , mais qu'elle est aussi d'ordre *sémantique* (opposant des compréhensions différentes – entre locuteurs d'une « même » langue – d'unités signifiantes formellement identiques<sup>18</sup>), voire d'ordre à la fois *formel et sémantique*, comme lorsque certains locuteurs disposent d'une unité signifiante dont d'autres ne disposent pas<sup>19</sup>.

On ajoutera que cette variation sémantico-interprétative n'affecte pas seulement des groupes étendus et relativement stabilisés. Nous savons tous d'expérience que tout ensemble de locuteurs appelés à coexister, fût-ce pour une courte période, et à partager en conséquence un certain *historique* (conjoint, collègues de bureau, groupes d'enfants en colonies de vacances, chatteurs échangeant régulièrement sans s'être jamais rencontrés physiquement, etc.) peut en venir à se distinguer par des usages linguistiques particuliers susceptibles d'affecter la compréhension par des tiers de leur propos et de leurs comportements (néologismes de mots et d'acceptions, par exemple). À côté de ces groupes que l'on peut dire « faibles » il convient de faire une place à des « groupes » plus erratiques encore, quoique parfois très nombreux, qui alimentent ce que nous avons appelé dans d'autres contextes la « topique discursive » (ou « mémoire discursive »), composante non négligeable de la langue. Ce qui caractérise ces « groupes » *topiques*, c'est que l'on ne peut guère les définir comme tels qu'en vertu d'une propriété ou d'une circonstance relativement fortuite donnant lieu à des usages linguistiques particuliers, non coextensifs de groupes indépendamment définis. Ainsi, certains lecteurs de Proust, mais non pas tous, auront peut-être retenu le sens de l'expression *faire catleya*<sup>20</sup>, dont usent dans l'intimité Swann et Odette (ressource « dilectale », restreinte à deux locuteurs, si l'on nous permet ce néologisme), et ils pourront à l'occasion y recourir à leur tour (usage

<sup>17</sup> Que l'on pense, entre autres exemples classiques s'agissant du français, aux différentes réalisations du phonème /r/ ou aux prononciations concurrentes du mot *oignon*.

<sup>18</sup> L'expression *unités signifiantes* est à comprendre ici en un sens large, sans considération de l'étendue et de la structure interne desdites unités (morphèmes / mots / unités polylexicales / unités phraséologiques...), de leur domaine (morpho-lexical / syntaxique) ni de leur modalité et sous-modalité perceptive (modalité graphique / phonologique – le signifiant, dans ce dernier cas, pouvant être porté notamment par la composition phonémique, l'ordre des constituants, la prosodie...).

<sup>19</sup> On pourra éventuellement rattacher à ce type les cas où des mots différents sont utilisés dans une même communauté linguistique pour désigner un référent jugé identique (voir, par exemple, l'ancienne répartition géolectale des formes *abeille* et *avette*).

<sup>20</sup> Voir (2008a : 22).

relevant alors de leur topique discursive). De même, et dans une tout autre catégorie, certaines allusions et jusqu'à certaines figures (métaphores en particulier<sup>21</sup>) ne seront parfois pleinement intelligibles que pour des personnes qui auront entendu, certain jour, plus ou moins fortuitement, telle phrase énoncée par telle ou telle personne ou regardé tel moment de leur fiction préférée<sup>22</sup>.

Sur la base de ces observations, nous proposerons pour notre part de distinguer, en plus des traditionnels usages *géolectaux*, *sociolectaux* et *idiolectaux*<sup>23</sup>, des usages linguistiques...

- *omnilectaux* : partagés<sup>24</sup> par tous au sein d'une communauté linguistique<sup>25</sup> (lorsqu'une telle communauté existe<sup>26</sup>);
- *plurilectaux* : partagés par « plus d'un » au sein d'une communauté ou d'un groupe sans être reductibles à un groupe social clairement défini ou à une aire géographique ;
- *erratiques (topiques, citationnels)* : interprétables de façon relativement identique par certains locuteurs sur la base de formulations linguistiques disponibles dans des discours qui circulent ou ont circulé dans le groupe ou la communauté sans que leur mémorisation puisse être considérée comme coextensive de celui-ci ou de celle-ci. Ainsi, l'expression (*bilan*) *globalement positif* parlera à certains locuteurs, et ne rappellera probablement rien à d'autres.

### 1.2.2. La variabilité dans le degré de maîtrise des significations

Il ne suffit pas toutefois de se demander si une certaine association forme-signification est ou non partagée par des interlocuteurs, encore faut-il examiner si la signification considérée l'est au même degré par tous et sur la base des mêmes données. L'analyse de l'intercompréhension en termes de recouvrement plus ou moins intégral des significations n'est pas seulement problématique, en effet, sur un plan strictement quantitatif, du fait de leur distribution extrêmement variable d'un locuteur à l'autre au sein des communautés ou des groupes linguistiques ; elle l'est plus encore en raison d'une non moins grande variabilité dans le degré de maîtrise de ces significations atteint par ces différents individus, *de leur propre point de vue*, tout comme dans la nature des éléments qu'ils mobilisent pour les interpréter, et cela même au sein d'une population relativement homogène, et même s'agissant de signes relativement fréquents, voire très fréquents<sup>27</sup>.

Force est de constater en effet que l'immense majorité, sinon la totalité, des locuteurs n'a qu'une connaissance très limitée de la signification de bien des mots pourtant relativement usuels. Ainsi, de nos jours, la plupart des citadins ne savent pas *appeler par* « leurs » *noms* plus de quelques essences d'arbres ou plus de quelques types de roches et ils n'ont que des idées très vagues concernant les putois, les fouines, les martres ou les hermines, pour ne prendre que ces quelques exemples. Mais les « lacunes » sémantiques ne s'arrêtent évidemment pas au seuil du monde rural. Tous les domaines d'expérience sans exception nous fourniraient un grand nombre

<sup>21</sup> Voir (2008b).

<sup>22</sup> La variation sémantico-interprétative, n'étant pas systématiquement reductible à des groupes bien définis, se manifeste bien souvent dans des faits de langue *isolés*, ce qui, en tendant à atomiser l'analyse linguistique, semble quelque peu malmener le principe différentiel et holiste énoncé par Saussure.

<sup>23</sup> L'idiolecte d'une personnalité célèbre aura évidemment plus d'influence au sein d'une communauté linguistique que celui d'un *quidam* ou d'une *quaedam*.

<sup>24</sup> C'est-à-dire, ici, interprétables de façon relativement identique.

<sup>25</sup> Il s'agit donc, là, de ce que l'on appelle ordinairement la *langue commune*.

<sup>26</sup> Voir (2008a).

<sup>27</sup> Nos jugements sur le discours et sur les opinions de nos semblables ne peuvent qu'être faussés par la méconnaissance de ce phénomène.

de cas similaires, dès lors qu'ils sont inégalement partagés au sein d'une population. Et ces « lacunes » ne sont pas non plus l'apanage de certaines catégories de locuteurs. En matière de signification, tout acteur est tout à la fois multi-expert et multi-ignorant. Pour un même individu, les degrés de maîtrise varient ainsi très fortement selon le domaine d'expérience pris en compte, en sorte que les locuteurs réputés les plus cultivés et les plus familiers du « bon usage » ne seraient pas assurés de remporter la palme, si l'on entreprenait un jour de comparer objectivement les compétences sémantiques individuelles au sein d'une communauté donnée.

Remarquons que cette variabilité des compétences sémantiques peut concerner des mots dont la signification paraîtrait familière à tout locuteur d'une langue. C'est le cas d'un mot comme *gold*, qui a retenu, comme on sait, l'attention de Putnam :

Même pour un métal aussi important que l'or, un individu moyen est éminemment peu fiable (s'il s'agit de distinguer l'or du cuivre, etc.) et il le sait. C'est pourquoi il va chez un bijoutier (ou même chez un chimiste ou un physicien) s'il doit « s'assurer » que tel ou tel spécimen est réellement de l'or. (Putnam, 1990 : 54 ; voir aussi Putnam, 1975 : 227-228).

Telle est la *division du travail linguistique* (Putnam, 1975), qui n'est évidemment pas sans relation avec la division sociale du travail ni avec la diversité des expériences sociales. En évoquant ce phénomène, le philosophe entendait démontrer que « la référence est un phénomène social. » (Putnam, 1990 : 54) et que « le langage est une forme d'activité coopérative<sup>28</sup>, et non une activité essentiellement individualiste » (*ibid.* : 57-58). Tous les locuteurs individuels, soulignait-il, n'ont donc pas besoin de disposer de toutes les connaissances qui leur permettraient d'identifier en toute certitude tous les référents répondant à la signification du mot. Dans sa critique des théories mentalistes, Putnam mettait ainsi adroitement en évidence la difficulté d'identifier, pour des mots aussi simples en apparence que *gold* (« or »), *elm* (« orme ») ou *beech* (« hêtre »), des contenus mentaux identiques pour tous les locuteurs d'une langue qui leur permettraient d'effectuer des actes de référence identiques.

Une telle variabilité nous interdit manifestement de réduire les significations à des représentations<sup>29</sup> ou à des connaissances que *tous* les locuteurs d'une communauté linguistique partageraient concernant les référents possibles des mêmes signes, voire simplement à des critères unanimement partagés permettant de les identifier<sup>30</sup>. Si l'on suivait cette voie, en effet, quantité de signes de nos langues devraient en toute logique être considérés comme à peu près dénués de toute signification et l'on comprendrait mal comment les locuteurs « ignorants » dont nous venons de parler peuvent avoir le sentiment de n'avoir qu'une bien vague idée de la signification des signes concernés. Parlons-nous tous exactement de la même chose quand nous parlons de fission nucléaire, d'algorithme, de logarithme, de détergent, de pancréas, de cœlacanthe, de système d'exploitation, d'alternateur, d'ampères, voire de carburateur ou de virus ? Dans le même ordre d'idées, quel est le dénominateur commun aux représentations ou aux connaissances que pourraient mettre en œuvre l'ensemble des francophones natifs pour éclairer la signification de l'expression *ADN*, devenue aujourd'hui d'usage assez courant ?

<sup>28</sup> Bourdieu et les analystes du discours nous rappelleraient que l'usage « légitime » des mots est aussi un enjeu de conflits.

<sup>29</sup> Par défaut, nous entendons ce mot en son sens faible et ordinaire.

<sup>30</sup> L'espace nous manque ici pour discuter comme il conviendrait la distinction traditionnelle entre composant *linguistique* et composant *encyclopédique* de la signification. Le lecteur aura deviné que nous ne souscrivons pas à l'idéalisation des données linguistiques qui la sous-tend. Nous nous contenterons d'ajouter qu'on ne saurait fixer de limite *a priori* aux types de connaissances qu'un locuteur pourrait être amené à mobiliser pour interpréter une signification linguistique en contexte (pour la désambiguïser par exemple) et que notre analyse polyphonique des contenus de signification (voir, *infra*, 3.2.) semble permettre de rendre compte des effets attendus de cette distinction sans en partager les inconvénients.

Même en laissant de côté ceux qui n'attacheraient à peu près aucune idée à la signification de cette expression, qu'ils l'aient déjà rencontrée ou non, et ceux qui la confondraient avec une autre, on peut présumer que les locuteurs mobiliseraient des éléments de contenu très disparates<sup>31</sup>, tels que, sans doute, pêle-mêle : 'acide désoxyribonucléique', 'caractéristique des êtres vivants', '« signature » de l'identité biologique', 'structure en double hélice', 'nucléotides', 'synthèse des protéines', 'génom', 'information génétique', etc. En outre, le nombre des éléments retenus serait très variable, de même que les combinaisons proposées, et la plupart des locuteurs n'auraient certainement pas une idée bien précise de la signification profonde des informations qu'ils ont choisies comme descripteurs.

Cette variabilité qualitative des significations ne concerne pas seulement l'étude des unités lexicales isolées. Elle vaut aussi pour la morphologie. Nous avons ainsi souligné ailleurs (2008a<sup>32</sup>) le danger auquel s'expose cette discipline lorsque, négligeant la variabilité des compétences linguistiques, elle se résout à un « moyennage » – et donc à un *écrasement* – des données. Nous avons alors pris pour exemple les *morphèmes dits supplétifs*, tels que *hépat-* (cf. *hépatite*, *hépatique*, *hépatologie*), mais nous aurions pu aussi bien évoquer les sigles, les acronymes ou les mots-valises. Force est de reconnaître que les compétences concernant la plupart des cas de ce type sont éminemment variables<sup>33</sup>.

Ainsi, plus généralement, pour un très grand nombre de signes, même relativement banals, la situation peut être décrite de la manière suivante :

- a) Un petit nombre de locuteurs sont aptes à mobiliser des significations assez claires et structurées, significations d'« experts » en un sens large du terme, corrélées à des expériences assez précises (d'ordre pratique, technique ou épistémique). On notera que lesdits « experts » ne sont pas ordinairement les mêmes selon les domaines d'expérience concernés, qu'ils ne sont pas nécessairement capables d'explicitier aisément les significations considérées, *a fortiori* sous la forme de définitions de dictionnaires, et que, dans certains cas, ils peuvent en avoir des compréhensions passablement différentes entre eux.
- b) Un nombre sensiblement plus élevé de locuteurs ont, sur les significations considérées, des notions confuses, nettement moins nombreuses et structurées que celles des « experts », et, de plus, différentes entre elles – notions compatibles d'un locuteur à l'autre ou, plus rarement, incompatibles. Si l'on en croit leur propre témoignage (lorsqu'ils ne se sentent pas jugés par leurs interlocuteurs), ils ont généralement le sentiment de disposer d'une maîtrise assez limitée des significations considérées et beaucoup renverront leur auditeur à des locuteurs qu'ils estiment plus compétents qu'eux pour appuyer, compléter ou, au contraire,

<sup>31</sup> Si on leur laissait tout le temps nécessaire et si l'on veut bien, par commodité, faire abstraction de différences de formulation qui ne sont pas elles-mêmes sans conséquences.

<sup>32</sup> Dans le même article, nous évoquions des étudiants de troisième année de licence, qui, sans se consulter, et alors même qu'ils avaient parfaitement assimilé les critères de reconnaissance de la synonymie et de l'hyponymie, trouvaient tout naturel d'analyser *grippé* comme un synonyme de *malade* (ou de *souffrant*), tout en considérant *grippe* comme un hyponyme de *maladie*. D'autres étudiants du même groupe dédoublaient leur analyse : synonymie dans le langage familier ; hyponymie dans un langage plus formel.

<sup>33</sup> Ce sont des observations de ce type qui nous ont conduit à formuler (*ibid.*) ce que nous avons appelé le *Principe de l'analyse à locuteur constant*, qui pose que toute analyse d'un fait linguistique quelconque doit être conduite à locuteur constant : en d'autres termes, un linguiste doit impérativement se garder d'introduire en cours d'analyse des données qui ne seraient pas effectivement disponibles dans le savoir des locuteurs pris pour référence. La distinction synchronie-diachronie peut être vue comme une application particulière de ce principe.



suspendre leur jugement<sup>34</sup>, ce qui ne les empêchera pas toujours de faire usage eux-mêmes des signes correspondants (avec plus ou moins de prudence selon le cas).

c) Enfin, un certain nombre de locuteurs n'ont aucune idée de ce qui pourrait constituer la signification des signes considérés et ignorent parfois jusqu'à leur existence.

En nous livrant à ces observations, notre propos n'est nullement de porter de l'extérieur un jugement sur les usages et les savoirs des locuteurs en leur opposant le mirage d'une langue générale monolithique que tout le monde devrait identiquement s'approprier – en totale contradiction avec le principe d'immanence que nous évoquerons plus loin. Il n'y a, de notre point de vue, rien à déplorer dans l'état de choses que nous décrivons, les langues individuelles ayant, par nature, un caractère lacunaire et coopératif, lequel est tout à la fois la conséquence et la condition de la diversité des expériences dans les groupes humains. C'est pourquoi une signification individuelle « peu maîtrisée » a tout autant sa place dans les usages d'un groupe linguistique qu'une signification « plus maîtrisée ». Il reste que le sentiment de ne pas bien maîtriser la signification de certains signes a des racines plus profondes que le seul sentiment d'insécurité (ou d'illégitimité) linguistique.

À ce stade de notre développement, certains linguistes nous objecteront sans doute que la linguistique n'a pas vocation à prendre en charge les significations lexicales – manière de rejeter en somme la sémantique lexicale hors de la linguistique proprement dite – et ils choisiront d'en renvoyer la description à la psychologie ou à l'encyclopédie. Un tel point de vue, toutefois, nous conduirait à soustraire aux études linguistiques un domaine qui, de l'avis général, relève bien de la langue, en ce qu'il conditionne toute interprétation des messages linguistiques, et à renoncer par là même au projet d'une linguistique prenant pour objet l'intégralité des faits de langue. D'autres linguistes, plus modérés, considéreront peut-être qu'une sémantique linguistique ne doit s'occuper que de faits présentant une certaine régularité systématique. Quoi qu'il en soit, de tels choix théoriques ne sauraient, selon nous, dispenser la linguistique de modéliser les conditions de l'intercompréhension linguistique et de rendre compte par conséquent des faits de variation que nous évoquons.

Une objection voisine de la précédente pourrait consister à nous opposer que les variations dont nous faisons état relèvent, non pas de l'ordre des *significations* à proprement parler, mais de la *connaissance des référents* impliqués par les signes ou des  *croyances* relatives à ces référents. Nous estimons pour notre part que le statut attribué à ce type de contenu importe peu ici, notre seul objectif devant être, une fois encore, d'établir si le type considéré définit ou non un objet relevant du champ de la linguistique. Or, les contenus concernés par ces variations sont manifestement de ceux que les locuteurs doivent impérativement associer dans leur compétence aux formes signifiances dont il s'agit pour rendre possible une intercompréhension des messages linguistiques jugée à peu près satisfaisante par les intéressés – sans entraîner de déconvenue ultérieure notable révélant après coup un malentendu. Quel que soit le statut qu'on lui reconnaisse, un tel contenu peut donc être considéré comme faisant partie intégrante de la compétence sémantique.

---

<sup>34</sup> Les locuteurs *réservent* donc une place dans leurs propres compétences sémantiques à des contenus de signification virtuels, dont ils ne disposent pas vraiment mais dont ils créditent d'autres locuteurs (voir, *infra*, 3.2.). – Il en va largement de même pour les contenus de connaissance d'une manière générale.

## 2. Réarticuler langage et cognition, individu et groupe, historicité et opérativité des significations grâce à une approche médiationniste

Ainsi, un réalisme élémentaire semble nous interdire de postuler par commodité une intercompréhension totale ou presque totale entre les locuteurs d'une « communauté » ou d'un groupe linguistique. Pour notre part, plutôt que de préserver coûte que coûte le vieux schéma mécaniste de l'intercompréhension en invoquant des principes généraux *ad hoc* tels que ceux de la déformabilité des significations, du jeu dans la langue ou du flou des opérations cognitives elles-mêmes, principes qui, parce qu'ils rendent tout possible, sont incapables de rien expliquer, nous nous efforcerons de repenser l'intercompréhension sur la base des dynamiques individuelles complexes dans lesquelles s'inscrivent les activités linguistiques de nos semblables et qui fondent leur capacité à adapter et réinventer sans cesse leurs compréhensions de la langue et du monde. Nous nous appuyerons sur les principes du médiationnisme pour les porter au jour.

### 2.1 Un questionnement mal engagé

Le caractère massif de la variation sémantico-interprétative synchronique ne poserait pas nécessairement de problème dans une conception faisant de la langue une réalité transcendant l'usage des locuteurs. En revanche, si, comme Saussure l'a posé avec une remarquable clarté<sup>35</sup>, la langue n'est en aucune façon opposable à ses usages, mais qu'elle en procède en totalité, qu'elle leur est, en ce sens, « immanente », si – comme il l'a également souligné – les significations linguistiques n'existent nulle part ailleurs que dans la « conscience » des sujets parlants (conscience plus ou moins inconsciente à vrai dire, mais il importe peu ici), et si, par voie de conséquence, l'analyse linguistique ne doit se fonder que sur ce qui est effectivement enregistré dans leur compétence<sup>36</sup>, alors la forte variation sémantico-interprétative interindividuelle que nous avons constatée ne peut qu'entrer en contradiction avec le principe général d'une intercompréhension linguistique fondée sur un strict recouvrement des associations de formes et de sens entre les interlocuteurs<sup>37</sup> et il incombe à la théorie du langage d'expliquer autrement la relative intercompréhension observée au sein des groupes linguistiques.

Cette théorie, toutefois, ne pourra pas compter, pour remplir son contrat, sur les propositions de Saussure lui-même. Notre linguiste, en effet, bien qu'il fit grand cas de la question de l'intercompréhension, n'a jamais, à notre connaissance, esquissé de sortie du schéma classique, et sa représentation « maximaliste » de la langue<sup>38</sup>, au demeurant assez surprenante chez un aussi fin connaisseur de la diversité linguistique et de l'histoire des langues, ne semble pouvoir se justifier qu'en référence au postulat d'un recouvrement (presque) total. Il est vrai que Saussure ne réservait guère de place à une quelconque sémantique lexicale dans le champ de la linguistique. Il est vrai aussi que le schéma que nous avons qualifié d'« unanimiste » était à peu près le seul imaginable dans une conception comme la sienne, qui voit dans les significations linguistiques des produits fortuits et arbitraires de l'histoire des langues et où, par conséquent, le sens synchronique ne peut procéder pour l'essentiel que du jeu des oppositions du système

<sup>35</sup> Voir Nyckees (2008a, 2021).

<sup>36</sup> « Leur *sentiment linguistique* », aurait dit Saussure.

<sup>37</sup> Tout comme – dans un cadre théorique bien différent – avec la fiction chomskyenne du locuteur-auditeur idéal.

<sup>38</sup> Voir Nyckees (2008a :16 sq). « La partie réceptive et coordinative, voilà ce qui forme un dépôt chez les différents individus, qui arrive à être appréciablement conforme chez tous les individus. » (E 229.IIIC, repris dans Saussure, 1972 : 420, n. 64). « La langue est l'ensemble des formes concordantes que prend ce phénomène [le langage] chez une collectivité d'individus et à une époque déterminée. » (Saussure, 2002 : 129).

linguistique. Une telle conception est en effet extrêmement sensible à la variabilité interindividuelle – la moindre variation affectant d’ailleurs, non seulement la langue (et, donc, l’intercompréhension) mais aussi la pensée même que la langue est censée structurer.

La situation de la sémantique cognitive est passablement différente. Avec sa théorie du prototype, elle s’est dotée d’un « talisman »<sup>39</sup> qui peut sembler la prémunir contre les effets négatifs de ses propres postulats – plutôt défavorables au départ à une véritable prise en compte de la variation. La sémantique cognitive *mainstream* repose en effet sur une théorie de la signification à la fois *instrumentaliste* et strictement *mentaliste* où le langage est réduit pour l’essentiel au statut d’un outil d’expression de représentations mentales qui lui préexistent, en sorte que l’intercompréhension ne peut guère s’appuyer ici que sur le partage de processus mentaux individuels (« cognitifs » en un sens étroit) relevant d’un universel humain. Or, dans le passé, du fait de cet universalisme, les théories strictement mentalistes ont toujours buté contre les manifestations de la relativité linguistique – depuis, en tout cas, que le vaste mouvement de grammatisation des vernaculaires les a abondamment documentées –, qu’il s’agisse du changement linguistique (sémantique en particulier) ou de la diversité de l’organisation sémantique des langues<sup>40</sup>. Comme on le sait, la solution adoptée par la sémantique cognitive<sup>41</sup> pour neutraliser le problème de la relativité linguistique, solution qui peut valoir aussi pour la variabilité interindividuelle, a consisté à introduire, via ce que l’on a appelé la (ou les) *théorie(s) du prototype*, un principe d’élasticité ou d’approximation généralisée au cœur des processus cognitifs individuels eux-mêmes. Le problème est que ce courant a du même coup relâché toutes les contraintes logiques conditionnant l’opérativité du langage (et de la pensée elle-même), en ne prévoyant aucune forme d’auto-régulation de la catégorisation et du raisonnement, et qu’il a rendu de ce fait improbable toute intercompréhension approfondie, de même que toute connaissance fiable, voire toute interaction humaine efficace. C’est du moins ce que nous avons tenté de démontrer dans divers travaux<sup>42</sup>.

Quels enseignements dégager de ces tentatives ? L’échec des théories instrumentalistes (aristotélicienne, cognitiviste, atomiste) et saussurienne de la signification tient selon nous à leur conception univoque, non dialectique, et pour tout dire mécaniste, des rapports entre langue et pensée. Ainsi, la théorie saussurienne affirme que la pensée, informe par elle-même, est structurée par la langue, tandis que la sémantique cognitive pose à l’inverse que la langue trouve son unique principe d’explication dans la cognition et l’expérience humaines, mais aucune de ces deux théories ne permet d’articuler cognition, langue, culture et expérience du monde dans une dynamique individuelle ouverte, adaptative, éclairant l’aptitude des sujets parlants à faire face à la nouveauté et à l’altérité, voire à les rechercher, dans leurs activités linguistiques.

---

<sup>39</sup> Selon l’expression de Hagège (1987 : 65).

<sup>40</sup> Les problèmes soulevés par la variabilité interindividuelle au sein de chaque langue ont, il est vrai, moins retenu l’attention.

<sup>41</sup> Nous n’aborderons pas ici les solutions, en termes de combinaisons d’atomes de sens, que les théories atomistes de la signification ont proposées de leur côté pour rendre compte de la diversité des langues et du changement de sens, solutions qu’elles pourraient mobiliser elles aussi sans modification pour traiter la variation synchronique. Sur ces questions, et pour une critique, voir (1998 : 215-231).

<sup>42</sup> Voir notamment (2007).

## 2.2. La perspective médiationniste : un nouveau pacte entre langage et pensée

Il en va tout autrement, selon nous, dans la *théorie médiationniste*<sup>43</sup> que nous préconisons. Le médiationnisme se refuse en effet à rabattre univoquement la pensée sur le langage tout autant qu'à effectuer la réduction inverse. Il réarticule de manière inédite ces deux organisateurs de l'expérience humaine en partant de l'hypothèse que l'émergence des langues dans notre espèce a eu pour effet de *reconfigurer* en totalité les conditions individuelles d'exercice de la cognition biologique<sup>44</sup> *sans mettre pour autant celle-ci hors jeu* et il entend tirer toutes les conséquences de ces prémisses pour la théorie du langage et des significations aussi bien que pour la théorie cognitive. Il fusionne à cette fin une approche biologique de la cognition individuelle et une approche socialement et historiquement située de la signification linguistique<sup>45</sup> en écartant, à ces deux niveaux, toute référence à de supposées représentations mentales.

### 2.2.1. Les bases biologiques de la cognition individuelle

Sur le plan biologique et neurobiologique, le substrat de notre approche de la cognition nous est apporté, depuis la fin des années 80, par les théories à la fois non représentationnistes et non objectivistes<sup>46</sup> de Varela<sup>47</sup> et d'Edelman<sup>48</sup>. Tous deux ont rompu avec les analyses classiques de la cognition entendue comme processus de reconstitution d'un monde extérieur prédéterminé. On ne pourrait valider les analyses de ce type, soulignent-ils, qu'à la condition de démontrer que la représentation produite en interne est fidèle au monde représenté, c'est-à-dire, en l'occurrence, à un monde objectif prédéfini censé exister *comme tel* indépendamment de tout sujet connaissant. Ces analyses se heurtent en d'autres termes au problème séculaire de tout réalisme métaphysique : comment pourrions-nous sortir de nous-mêmes et du monde pour contrôler la fidélité de nos représentations supposées à la réalité objective ? Dans une conception comme celle de Varela, en revanche, ce sont les processus historiques qui font émerger des régularités, sans contrainte de finalité arrêtée, au fil du couplage entre le système cognitif et son environnement, la seule condition requise étant la viabilité de l'organisme concerné. La signification de ce qui est vécu émerge ainsi de l'historique des activités cognitives elles-mêmes.

Même, considéré à ce stade prélinguistique, un sujet cognitif n'a donc absolument aucun besoin de *se représenter* quoi que ce soit à lui-même. Il suffit pour que le système fonctionne que des schémas spécifiques d'activité neuronale se mettent en place progressivement par activation conjointe de neurones et de groupes de neurones en relation avec certaines perturbations ou

<sup>43</sup> Pour des présentations du médiationnisme, voir Nyckees (2022, 2021, plus anciennement : 2012, 2007 – notamment, §113-129 –, 2003). Sur la problématique voisine de la subjectivité dans le langage, voir (2016a).

<sup>44</sup> Notre dette est grande ici envers Vygotski.

<sup>45</sup> Nous ne souscrivons donc pas à une conception de la signification comme artefact de l'analyse linguistique, qui nous semble procéder d'un renoncement au programme empiriste classique sans recherche d'autres solutions. C'est sans doute là un point de divergence avec d'autres contributeurs de ce numéro. – À moins peut-être que l'on n'entende dénoncer à travers cette notion d'artefact une signification assimilée à un contenu bien circonscrit, analogue ou comparable pour tous, et qu'il serait aisé d'explicitier en totalité.

<sup>46</sup> Pour une discussion des conceptions objectivistes de la connaissance, voir notamment Varela, Lakoff, Johnson, Putnam, Watzlawick (outre les critiques classiques du réalisme métaphysique). Pour une critique des apories auxquelles mènent les conceptions représentationnistes de la signification, voir (2018 : 213-221). Enfin, et en résonance avec les thématiques abordées ici, on pourra se reporter à Samain (sous presse) pour un éclairage sur l'histoire des conceptions empiristes de la signification après Herbart, leurs impasses et les tentatives pour les dépasser, en même temps que pour une réflexion décapante sur la « régression » qu'accomplit, selon l'auteur, la linguistique cognitive *main stream*.

<sup>47</sup> Nous serons plus réservé en revanche à l'égard de son concept de *clôture autopoïétique* qui semble présupposer un sujet inconditionné, sans origine, et peu susceptible de redéfinition.

<sup>48</sup> Voir notamment (1998 : 332-334).

stimuli externes ou internes (pour peu que l'organisme ainsi équipé survive un certain temps). Le modèle du darwinisme neuronal d'Edelman nous permet ici, sans postuler de programmes cognitifs innés, de penser l'émergence successive : *i*) des « catégories perceptives », *ii*) de la mémoire à court terme (avec l'apparition de l'hippocampe), *iii*) des « concepts prélinguistiques », et, dans une moindre mesure, *iv*) du langage lui-même.

Cette approche s'inscrit dans un *expérialisme* (voir ici – outre Varela –, Lakoff, Johnson, Putnam, notamment) récusant tout autant l'idéalisme que le réalisme classiques (ce dernier ne nous laissant le choix qu'entre dogmatisme et scepticisme). En d'autres termes, la connaissance est toujours le produit de l'interactivité entre des sujets cognitifs et leur environnement<sup>49</sup>, produit dans lequel il est vain de vouloir isoler la part du sujet et celle de l'objet. Tout au plus peut-on passer d'un sujet (humain), ou d'un objet, à un autre, et en tirer certaines conclusions. Pour autant, nous sommes loin d'un *anything goes* : la réalité nous résiste bien à sa manière. Au fil des expériences, subies ou recherchées, les difficultés que nous rencontrons, et, s'agissant des êtres de langage que nous sommes, les incohérences que nous repérons nous amènent tant bien que mal à réviser nos croyances et nos catégorisations, à recréer peu ou prou le monde où nous vivons.

### 2.2.2. La « sémiotité » de la cognition humaine

Toutefois, un modèle purement biologique de la cognition atteint nécessairement ses limites une fois accomplie l'entrée de notre espèce dans le langage, puisque, du point de vue d'un médiationniste, si ce processus historique majeur<sup>50</sup> *présuppose* bien le substrat biologique individuel (prélinguistique) que nous venons de décrire sommairement, il ne tarde pas en modifier radicalement l'économie<sup>51</sup>. Il opère en effet une sémiotisation de la cognition qui transforme en profondeur nos perceptions et nos expériences et substitue à une relation cognitive jusqu'alors fondamentalement binaire entre le sujet et son environnement une relation pour ainsi dire triangulaire, médiée par les signes, entre le sujet, son environnement et les autres sujets. Le sens linguistique, en effet, profondément intersubjectif, procède tout entier des besoins d'une activité coordonnée entre sujets humains. Il se fonde *exclusivement*, nous semble-t-il, sur la capacité de ces sujets : *i*) à effectuer des inférences interprétatives à partir de *données mutuellement accessibles*, *ii*) en s'aidant de leur *mémoire* d'interactions antérieures, et *iii*) à attribuer des aptitudes identiques à leurs *congénères*.

Les significations linguistiques ne sont donc en aucun cas la copie, la traduction ou le recyclage de catégories prélinguistiques individuelles, qu'elles présupposent sans les répéter. Elles se construisent sur la base d'expériences partagées et émergent progressivement au fil des interactions, sélectionnées par une histoire commune entre interlocuteurs et donc entretenues et/ou modifiées d'une génération à l'autre, sur le fond d'une culture vivante et à la faveur de la transmission. En tant qu'elles relèvent d'une logique intersubjective – mais aussi en tant qu'elles servent (très tôt) à l'analyse de leurs expériences par les sujets –, elles sont régies par

<sup>49</sup> C'est pourquoi la thèse de la réalité objective des particuliers nous semble tout aussi vaine que celle de la réalité objective des universaux : toute réalité est interactionnelle et enactive et, si nous souscrivons à un réalisme basique (« le monde existe »), il s'agit bien sûr d'un *réalisme de la réalité indéterminée*, la « réalité » n'ayant nul besoin de nos catégories très humaines.

<sup>50</sup> Sur la question de l'homínisation et de l'émergence du langage, voir notamment Leroi-Gourhan et Tomasello. Sur le rôle du langage dans le développement cognitif, voir bien sûr Vygotski. Il serait intéressant de comparer les propositions de ces trois auteurs avec la philosophie du langage et de la conscience de Trần Đức Thảo – en s'aidant des travaux de D'Alonzo (2019, notamment), et du numéro d'*Histoire Épistémologie Langage* (2020) qu'il a co-dirigé.

<sup>51</sup> C'est là un phénomène dont Varela et Edelman ne nous semblent pas avoir suffisamment pris la mesure.

des conditions nécessaires et suffisantes (CNS), que le sémanticien doit impérativement (re)penser en dehors de tout objectivisme (pour les raisons que nous avons dites)<sup>52</sup>. En particulier : ces CNS révisées sont intégralement fonction des croyances des sujets – et de celles qu’ils attribuent à leurs congénères – et elles sont révisables à la lumière de leurs expériences ; il est souvent difficile de les gloser ; enfin, par leur complexité et leur richesse informationnelle et expérientielle, elles sont comparables à des connaissances d’experts.

On observera qu’en matière de signification, les sujets cognitifs devenus sujets parlants n’ont pas plus besoin de mobiliser des représentations mentales (au sens fort de cette expression) que ce n’était le cas au stade prélinguistique. Pour que les significations linguistiques remplissent leurs fonctions, il suffit en effet qu’elles leur permettent d’agir (d’une certaine façon, spécifiée par la modalité d’énonciation choisie) en disant quelque chose de quelque chose, autrement dit en reconduisant des occurrences expérientielles à du déjà (mutuellement) connu, face à des situations qui sont toujours nouvelles de quelque manière.

### 2.2.3. La « *cognitivité* » du langage

Si la cognition humaine se trouve sémiotisée de part en part, les signes, réciproquement, comparables à ce titre aux œuvres culturelles, n’existent qu’en vertu de l’aptitude des locuteurs à les interpréter à la faveur de leurs expériences – quitte à les transformer, consciemment ou inconsciemment, dans leurs formes et/ou leurs significations. Telle est la *cognitivité du langage*. Il s’ensuit que l’entrée dans les langues ne peut pas ne pas affecter en profondeur la manière dont les sujets individuels comprennent leur monde, en mettant à leur disposition des ressources d’ordre interindividuel d’analyse et d’action qui dépassent de toutes parts leurs capacités strictement individuelles d’expérimentation et d’invention. La conceptualisation et les interactions proprement humaines commencent ici. Dès lors, la langue s’offre aux individus comme le lieu et la condition de leur activité de pensée la plus différenciée, la plus complexe et la plus structurée<sup>53</sup>. Elle constitue le plan même<sup>54</sup> sur lequel chacun *peut et doit* articuler et mettre en ordre, en cohérence, ses croyances et ses hypothèses, qu’elles se rapportent au monde d’expérience ou aux usages linguistiques des autres locuteurs<sup>55</sup>. C’est en effet à l’occasion de son activité linguistique (intérieure ou « extérieure ») que le sujet va, tout au long de sa vie, acquérir et mettre à jour ses significations dans une relation dialectique entre son expérience linguistique et son expérience du monde. C’est de cette manière aussi qu’il va pouvoir déceler ses propres contradictions ou celle des autres et apprendre à anticiper le discours d’autres sujets, accédant par ces voies au raisonnement. D’une manière générale, la pratique du langage, en rendant ses compréhensions partageables dans une large mesure, en les livrant potentiellement au débat, à l’examen et à l’approfondissement, introduit sans cesse dans sa pensée intérieure l’anticipation des points de vue des autres.

Notons pour finir qu’en réarticulant étroitement langage et cognition, en affirmant dans un même mouvement la *sémiotité de la cognition humaine* et la *cognitivité du langage*<sup>56</sup>, la théorie médiationniste revendique une responsabilité nouvelle, puisqu’elle se doit d’être compatible avec une certaine *efficience* des connaissances et de l’action humaines rendues

<sup>52</sup> Voir *supra*, 2.2.1. Sur notre propre modèle des CNS, voir (2005, 2007).

<sup>53</sup> On sait que la pensée humaine n’atteint toute sa précision et son efficacité opératoire qu’à la condition de se formuler en discours.

<sup>54</sup> Les langages logiques et mathématiques, tous les formalismes, les schémas, sont à l’évidence des efflorescences des langues humaines.

<sup>55</sup> Sur ce *travail de langue*, voir (2022).

<sup>56</sup> *Ibid.*

possibles par le langage (ce que nous avons appelé *l'opérativité (relative) des significations*<sup>57</sup>), sans possibilité de se défausser sur d'autres disciplines (en tirant parti, par exemple, des partages disciplinaires), ni de postuler une forme quelconque de dessein ou de programme prédéfini travaillant obscurément les processus évolutionnaires et historiques.

### 2.3. Un autre regard sur les activités de langage et les significations linguistiques

Dans une perspective médiationniste, notre compétence linguistique ne saurait donc être considérée comme un module secondaire purement technique voué exclusivement à traduire ou exprimer des pensées individuelles, pour l'essentiel préformées, mais bien comme un ensemble organisé de *ressources* – les significations – s'offrant aux locuteurs dans leurs activités linguistiques (*i.e.* des activités mobilisant des signes linguistiques). C'est à cette aune qu'il convient d'étudier les significations linguistiques : en les resituant par rapport aux activités linguistiques qu'elles autorisent. Ces dernières constituent des activités au plein sens du terme, participant, comme nous le verrons, d'une double fonction *intellective* et *interactive*<sup>58</sup>, qu'il s'agisse d'activités « intérieures » ou « extérieures » et, dans ce dernier cas, qu'on les saisisse du côté du producteur du message, du côté du récepteur, ou, plus largement, dans la dynamique de l'échange<sup>59</sup>. Le locuteur peut en effet poursuivre des objectifs du même ordre en situation de production et en situation de réception, quoique ce soit nécessairement par des voies différentes, puisque l'initiative du message et le choix de son contenu sont toujours situés *a priori* du côté de l'émetteur. Toutefois, les actions linguistiques se réduisent rarement à un seul tour de parole et il convient par conséquent de prendre en compte également le niveau de l'échange lui-même.

« En production », par l'usage de sa parole, « intérieure » ou « extérieure », un locuteur-émetteur mobilise et combine des signes :

- i) pour analyser à ses propres fins des situations, réelles ou imaginaires, présentes, passées ou futures – c'est ce que nous appelons la *fonction intellectuelle* du langage ;
- ii) et/ou pour exercer certains effets sur ses semblables, pour « agir avec et sur autrui »<sup>60</sup> – *fonction interactive*.

Qu'entendons-nous par *analyser une situation* ? C'est à la fois :

- i) la rattacher à du *connu* (la marge d'appréciation pouvant être plus ou moins importante) ;

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Notre objectif n'est pas ici d'énumérer toutes les intentions qu'un locuteur pourrait satisfaire en produisant ou en recevant un message, mais uniquement d'*identifier le ou les objectifs fondamentaux auxquels tous les objectifs individuels particuliers peuvent se ramener*. Soulignons d'emblée également que, dans ce qui suit, nous ne nous intéresserons qu'aux fonctions *individuelles* du langage, et non pas, par exemple, aux « fonctions » qu'il remplit pour les groupes. Nous n'examinerons pas non plus, ni ne discuterons, faute d'espace, la très abondante littérature consacrée aux fonctions du langage. Voir notamment à ce propos Aristote, Arnauld et Lancelot, Locke, Humboldt, Bühler, Jakobson, Austin, Hare et Searle, Anscombe et Ducrot... Sur les quatre derniers auteurs, voir cependant (2001).

<sup>59</sup> Dans nos travaux antérieurs, nous nous en étions tenu à une approche globale, privilégiant ainsi de fait la position de l'émetteur.

<sup>60</sup> On ne parle pas, on n'écrit pas à autrui, sans chercher à orienter les rapports que l'on entretient avec lui/elle dans une certaine direction ou, à tout le moins, pour se coordonner d'une certaine façon avec lui/elle. Ajoutons que nous considérons l'action *sur* autrui comme un aspect de l'action *avec* autrui, puisqu'on ne peut agir sur autrui sans assigner des rôles à soi-même et à l'autre. Pour nous, enfin, la volonté d'influencer l'interlocuteur, de le persuader, de le convaincre, relève pleinement de la fonction interactive.

- ii) et, par là même, *anticiper* dans une certaine mesure les suites – événements ou interactions – que ladite situation peut réserver, et, en particulier, ses effets positifs, négatifs ou neutres.

Ainsi, l'analyse conduit à une mise en cohérence et à une synthèse des expériences nouvelles et des données mémorisées<sup>61</sup>. C'est en ce sens précis que nous parlons de *compréhension*.

La fonction intellectuelle domine dans la production de la parole « intérieure » ; la fonction interactive dans la production de la parole « extérieure ». Ces deux fonctions ne sont nullement exclusives l'une de l'autre. Ainsi, tout locuteur peut à l'occasion utiliser sa parole « extérieure », plus ou moins consciemment, pour « s'aider » lui-même à *effectuer une analyse*, sans cesser pour autant de viser certains effets sur son destinataire (ou sur tel récepteur). Il peut, inversement, utiliser sa parole « intérieure » pour se déterminer à agir lui-même d'une certaine manière, même en recourant à la modalité assertive<sup>62</sup>.

Précisons une fois pour toutes que nous n'entendons pas parler ici des effets conventionnellement (linguistiquement) associés aux *actes de langage* particuliers qui s'enchaînent dans la parole, mais bien du type d'effet que tout sujet parlant (et écoutant) peut attendre de son activité linguistique dans chaque cas particulier. Cette distinction prend toute son importance dans l'analyse de l'activité linguistique « extérieure » où il est crucial de distinguer *l'illocutoire* – marqué comme tel et donc immédiatement perçu – du *perlocutoire* – que le récepteur ne peut qu'inférer. Les fonctions que nous décrivons engagent en effet les objectifs profonds motivant une activité linguistique particulière. D'ordre perlocutoire<sup>63</sup>, elles se situent (dans le cas de l'activité linguistique « extérieure ») sur un tout autre plan que les actes de langage et les modalités énonciatives, lesquels, relevant de l'illocutoire, ne peuvent jamais témoigner à coup sûr que du jeu *manifeste* et *explicite* du locuteur. On sait par exemple que l'on peut énoncer une assertion sans avoir aucune intention *réelle* de convaincre son interlocuteur<sup>64</sup>, que l'on peut poser des questions ou formuler des injonctions à des fins très variables, n'ayant parfois que très peu à voir avec le comportement expressément prescrit ou le contenu informatif de la réponse. Ainsi, un supérieur hiérarchique peut parfois donner des ordres à ses subordonnés à seule fin de leur rappeler qui est le chef.

Les fonctions que nous venons de décrire sont également présentes « en réception » dans la mesure où le locuteur-récepteur peut utiliser le message d'autrui – quelle qu'ait été l'intention

<sup>61</sup> De ce point de vue, les unités signifiantes offrent aux locuteurs non seulement, si on les considère en elles-mêmes, des ressources d'analyse « élémentaires » de l'expérience (permettant la *catégorisation linguistique*, *i.e.* instruite par le langage), mais aussi, si on les considère dans leurs propriétés combinatoires, des ressources d'articulation de ces analyses élémentaires en analyses complexes (toujours mises au service d'actes illocutoires particuliers : assertions, interrogations, injonctions). La syntagmation et, plus généralement, la syntaxe permettent ainsi d'élaborer discursivement des parcours de pensée, lesquels peuvent favoriser parfois de nouvelles créations de signes. On n'opposera pas toutefois trop rigidement unités et combinaisons d'unités car nombre d'enchaînements syntagmatiques plus ou moins figés relèvent à leur manière d'une sorte d'hypercatégorisation linguistique (plutôt que de la catégorisation discursive).

<sup>62</sup> Il ne semble pas exister à vrai dire de critère infaillible permettant de démêler de façon certaine dans les analyses conduites par des locuteurs la part de ce qu'ils *veulent* croire et celle de ce que leur « dicterait » l'expérience ou le bon sens (il reste que, quelle qu'ait été la motivation décisive, le résultat du processus est bien l'*analyse* d'une situation).

<sup>63</sup> Il s'ensuit que, dans le cas de l'activité « extérieure », l'identification de la fonction pertinente ne peut pas s'appuyer sur des marques linguistiques.

<sup>64</sup> On se gardera donc de rapporter systématiquement à la fonction intellectuelle la modalité illocutoire assertive utilisée dans la parole « extérieure », car une assertion dans ce cas ne constitue ni prioritairement un *acte* d'analyse mené par un locuteur à son propre usage, ni le simple *compte rendu* d'une analyse. Dans le contexte de la parole « intérieure », en revanche, l'assertion, tout comme l'interrogation, nous semble devoir participer nécessairement (au moins) de la fonction intellectuelle.



du locuteur-émetteur, et qu'il y ait ou non convergence entre eux sur le point de vue exprimé – pour s'aider à analyser telle situation ou encore pour agir de manière conjointe avec l'émetteur<sup>65</sup> (en témoignant par exemple de son accord ou de son zèle lorsqu'il entend une assertion ou une injonction, en prenant bonne note d'un conseil, en s'assurant d'une bonne coordination de leur action conjointe<sup>66</sup>, etc.).

Plus généralement, et au-delà de la distinction des rôles d'émetteur et de récepteur, interagir linguistiquement, c'est également avoir en vue certains effets résultant de *l'échange lui-même*, effets auxquels on peut s'attendre sans les programmer. Ainsi, la plupart des locuteurs apprécient les conversations en ce qu'elles leur permettent d'améliorer et d'enrichir leurs compréhensions. Par l'échange, on « remet du jeu » dans ses propres opinions, on se « fait penser » soi-même et on enrichit son analyse du monde. Nous pouvons donc parler en pareil cas, nous semble-t-il, de *fonction intellectuelle en interaction*. Ces effets culminent bien sûr dans la conversation heureuse : on attend de l'autre qu'il nous aide à élargir notre champ de vision et, réciproquement, on s'offre à lui rendre le même service.

Pour ce qui concerne plus directement la fonction interactive, l'échange, en favorisant une dynamique créatrice dans laquelle les finalités interactives bien arrêtées de chacun tendent à s'estomper, au moins momentanément, au profit de finalités partagées (du point de vue des acteurs eux-mêmes), peut également contribuer à une coopérativité et à une inventivité dans l'action conjointe qui n'existeraient pas sans lui.

### 3. Un modèle polyphonique des compétences sémantiques

La présentation des principales thèses du médiationnisme nous a permis de mettre en évidence l'interdépendance « organique » qui se noue dans notre espèce entre langage et cognition ainsi que les dynamiques majeures dans lesquelles s'inscrivent nos activités de langage intérieures et extérieures. Il nous reste maintenant à tirer les conclusions de ces observations pour notre analyse de la compétence sémantique individuelle proprement dite. Nous nous attacherons à mettre en évidence la structure « polyphonique » de celle-ci, ce qui nous conduira à dresser une typologie des contenus interprétatifs susceptibles d'être associés à une unité signifiante quelconque par un locuteur individuel selon qu'il les prend ou non à son compte et selon le traitement qu'il leur réserve dans l'un et l'autre cas. Soulignons que cette typologie fondée sur le critère de la *prise en charge* par le locuteur n'épuise nullement la structure des significations linguistiques<sup>67</sup>.

Nous retiendrons pour principe général de notre analyse que la langue individuelle de tout sujet parlant enveloppe non seulement, comme on peut s'y attendre, sa propre compréhension des ressources linguistiques disponibles dans ses groupes d'appartenance – ce que nous appellerons sa *compétence en première personne* –, mais aussi une certaine analyse de la langue des autres, de leurs compréhensions et de leurs pratiques linguistiques – sa *compétence en troisième personne*, cette « troisième personne » pouvant elle-même subsumer des groupes ou des

<sup>65</sup> Tout cela n'implique pas nécessairement de poser des questions ou de rechercher explicitement l'avis de l'autre, ni même de viser un objectif précis.

<sup>66</sup> En dehors de formes très sommaires, consistant en une unique prise de parole (injonctive notamment), on ne peut agir avec autrui par la parole sans alterner les rôles de récepteur et d'émetteur afin de s'accorder et de se coordonner.

<sup>67</sup> Nous ne nous intéresserons pas ici, par exemple, aux propriétés structurelles ou combinatoires des significations « complexes » que sont les significations « à phases » ou « à facettes » (elles-mêmes relevant de différents types), ni à celles des significations en relation de parasémie au sein des polysèmes. Sur toutes ces questions, pour des illustrations et des analyses, voir (2014) et (2018).

individus aux pratiques et aux compréhensions parfois très différentes. En d'autres termes, le locuteur, élaborant sa langue personnelle, sa propre synthèse de la langue empirique, ne peut pas ne pas dresser en même temps pour lui-même une carte, plus ou moins détaillée selon l'importance qu'il leur attache, des usages et de la compréhension des autres locuteurs de sa communauté, au moins lorsqu'ils diffèrent des siens. Cette structure *polyphonique* découle donc de la confrontation, par et pour le locuteur, de son expérience linguistique et de son expérience du monde.

On nous reprochera peut-être de faire entrer le loup de la subjectivité dans la bergerie de la signification linguistique en analysant la constitution de la compétence linguistique comme une sorte de processus d'individuation « linguistico-cognitive » et en nous attachant à fonder l'intercompréhension sur l'articulation de compétences individuelles pensées comme assez profondément variables. Cependant, un tel reproche nous semble perdre tout son sens dans le cadre d'une conception médiationniste qui place les significations linguistiques sous le contrôle permanent de notre expérience du monde et de nos interactions avec autrui. Dans ce cadre, comme nous l'avons vu, le locuteur n'a ni le pouvoir ni le désir de laisser dériver les significations au gré d'un quelconque caprice, car il ne saurait agir et penser contre elles.

### 3.1. La cellule initiale du modèle : la signification guidée par les occurrences

Ces réflexions nous conduisent à complexifier sensiblement, sans l'abandonner pour autant dans son principe, notre analyse antérieure de la signification « guidée par l'usage »<sup>68</sup>. Selon celle-ci, la signification d'un signe *S* pour un locuteur – par exemple, *chien*, *confiture*, *ordinateur*, *théorie*, *Joséphine*, *bon* (+ N), *le* (+ N éventuellement expansé), *avec* (+ (x, y)), *manger* (+ (x : sujet, y : objet)), etc. – se définit comme la capacité associée à *S* (dans l'acception considérée) de présenter un certain aspect de l'expérience comme une occurrence d'un type dont un ou plusieurs autres aspects de l'expérience ont été antérieurement identifiés comme des occurrences (au sein d'un certain groupe linguistique) du seul fait de se voir appliquer *S*<sup>69</sup>.

Ainsi, pour un locuteur, appeler *chien* un aspect de l'expérience revient à présenter cet aspect de l'expérience comme reconductible à la même classe ou au même type que l'ensemble des occurrences qui, d'après ses souvenirs, ont été antérieurement qualifiées de *chien* dans des conditions analogues *au sein de son groupe linguistique*. De même, utiliser en français la séquence *le N* revient à présenter un certain aspect de l'expérience désigné à l'aide d'un certain signe N (*chien* par exemple)<sup>70</sup> comme reconductible à la même classe ou au même type que l'ensemble des aspects de l'expérience qui, tout en ayant été désignés à l'aide de substantifs ont, de mémoire de locuteur, été présentés comme des cas de *le N* dans des conditions perçues comme analogues (ce qui, en l'occurrence, a pour effet de renvoyer le destinataire à un référent singulier déjà connu et identifiable par lui)<sup>71</sup>.

<sup>68</sup> Voir notamment (2007).

<sup>69</sup> Toutes les significations en langue instancient donc des types, en dehors bien sûr de celles des noms propres (qui reposent elles-mêmes sur des généralisations d'une autre sorte puisqu'elles font abstraction de différences manifestes, susceptibles néanmoins de ressurgir à l'occasion de certaines formulations : cf. *le Napoléon de Waterloo et celui d'Austerlitz*).

<sup>70</sup> Autrement dit à « surcatégoriser » du déjà catégorisé, à introduire une nouvelle catégorisation d'un objet de discours qui vient d'être catégorisé d'une certaine façon. On reconnaît ici le principe général de la syntaxe.

<sup>71</sup> Notre analyse de la signification des authentiques figures de sens (*i.e.* créatives) obéit au même principe, tout en rendant justice, précisément, à leur caractère créatif. Voir notamment (2008b).

Cette « définition casuelle »<sup>72</sup> de la signification ne vaut guère toutefois que pour décrire la première étape de l'acquisition, ou comme principe très général, et sa mise en œuvre requiert d'importants aménagements. Si elle correspond bien en effet à la reconstitution – par le jeune locuteur découvrant « sa » langue – de la signification de *S* dans son groupe linguistique, elle ne tient pas compte des contradictions apparentes qu'il pourrait relever ultérieurement (ou croire relever) entre les différents usages de *S* à l'échelle du groupe considéré ou même, parfois, entre l'usage communément admis et sa propre expérience des occurrences concernées, contradictions qui dans tous les cas devraient l'obliger à remanier jusqu'à un certain point le contenu de signification de *S* déjà élaboré, ou au moins à suspendre son emploi de ce signe. Il devra apprendre en effet à résoudre ces discordances (dans la mesure de ses capacités et de ses besoins) en les attribuant selon le cas à une méprise de sa part (concernant les occurrences tombant sous le signe ou concernant la signification, voire le signifiant, de celui-ci), à des phénomènes d'hétérosémie (homonymie entre différents signes ou bien polysémie du signe considéré), deux solutions qui ne font encore que complexifier l'approche « casuelle » proposée, mais aussi, dans certains cas, à des erreurs ponctuelles de catégorisation de la part d'autres locuteurs, à la variabilité interindividuelle des compétences linguistiques ou des savoirs, voire à la défaillance pure et simple du contenu de signification élaboré à l'échelle du groupe, option qui pourrait le conduire à élaborer à son propre usage un contenu de signification distinct de celui repéré chez les autres, etc. On voit que la plupart de ces expériences l'amèneront à complexifier une signification qu'il avait tout lieu de penser initialement, et par défaut, comme une et indivisible. C'est ainsi qu'il forgera véritablement sa compétence linguistique.

### 3.2. La structure polyphonique et coopérative des significations individuelles : essai de formalisation

*La compétence sémantique d'un locuteur L concernant un signe S, ou signification de S pour L*<sup>73</sup>, associe sept types de contenus interprétatifs possibles concourant à des degrés variables à l'interprétation de ce signe pour L.

Nous entendons ici par *contenu interprétatif d'un signe S pour un locuteur L* ce que l'usage de *S*, du seul fait de son application, dit pour L de ce à quoi il est ou serait prêt à l'appliquer.

Notons que la signification d'un signe pour un locuteur donné pourra dans certains cas mobiliser plusieurs contenus interprétatifs différents correspondant à un même type de contenu. Inversement, elle pourra n'en mobiliser aucun d'un type donné.

On distinguera par ailleurs autant de signes distincts (pour L) correspondant à une forme donnée que l'on peut distinguer de significations différentes associées à cette forme pour L – qu'il s'agisse des *parasèmes*<sup>74</sup> d'un même mot (ou d'un même morphème, voire d'une même structure) polysémique ou de mots (ou de morphèmes ou de structures) *homonymes*.

- 1) On appellera *contenu interprétatif de S en 1<sup>ère</sup> personne* – désormais *S1* – un contenu interprétatif de *S* que le locuteur prend à son compte dans son interprétation de *S*. Les toutes premières significations acquises par un jeune locuteur semblent devoir nécessairement être de cet ordre, même lorsque celui-ci se fourvoie largement sur le sens que l'aîné(e) qu'il a entendu utiliser *S* attribue à ce signe.

<sup>72</sup> Mal nommée (à vrai dire) puisque cette expression éveille l'idée parasite d'un caractère fortuit des significations (tandis que nous l'entendons comme fondée sur l'expérience de « ce qui est le cas »).

<sup>73</sup> Quel que soit le type de signifiant mobilisé par *S* : segmental, prosodique, positionnel.

<sup>74</sup> Voir (2014).

Si L pense être seul à prendre en charge un certain contenu interprétatif pour S, on pourra parler de *contenu de S en 1<sup>ère</sup> personne exclusive*. Situation qui semble rare en dehors des domaines scientifiques, techniques, et créatifs.

Si L s'en remet, en tout ou partie, à un autre locuteur ou type de locuteur pour une juste compréhension de S, sans connaître lui-même ce contenu ou ces éléments, on pourra parler de *contenu en première personne par procuration* pour ce contenu ou ces éléments. Ce contenu « virtuel » sera donc totalement ou partiellement vide et renverra nécessairement à un contenu en 3<sup>ème</sup> personne (voir ci-dessous).

- 2) On appellera *contenu interprétatif en 3<sup>ème</sup> personne* – désormais S3 – tout contenu (ou élément de contenu) interprétatif de S que L attribue à tel(s) autre(s) locuteur(s) ou ensemble de locuteurs (L') qu'il connaît d'une manière ou d'une autre, *dès lors qu'il (L) ne peut pas s'attribuer ce contenu ou cet élément de contenu*, soit parce qu'il l'ignore et sait qu'il l'ignore (si, par exemple, il ignore tout de la signification du mot *or* pour le chimiste ou le physicien et qu'il en est parfaitement conscient), soit parce qu'il l'estime erroné en tout en partie (si, par exemple, telle définition de S avancée par un collègue lui semble procéder d'une méprise totale). S'il l'ignore et sait qu'il l'ignore, on distinguera selon qu'il s'en remet à ce(s) locuteur(s) pour ce contenu ou cet élément de contenu (*contenu provisionnel*) ou qu'au contraire il s'abstient de prendre parti (*contenu suspendu*). S'il l'estime erroné, on pourra parler de *contenu rejeté*. Le nombre de ces contenus sémantiques en 3<sup>ème</sup> personne peut évidemment varier selon le signe considéré et la richesse de l'expérience linguistique de L.
- 3) On distinguera de ces *contenus interprétatifs en 3<sup>ème</sup> personne* les *contenus de croyance en 3<sup>ème</sup> personne*, qui mériteraient à eux seuls une analyse approfondie. C'est dans cette catégorie que nous rangerons les contenus associés par les locuteurs à des croyances passées ou à la fiction, comme, par exemple, ceux que mobilisent immédiatement, pour un grand nombre de nos contemporains francophones, les unités *licorne*, *yéti*, *philtre d'amour*, *soucoupe volante* ou *jedi*.
- 4) On appellera contenu *interprétatif normalisé* – désormais SN – un contenu correspondant à l'image que se fait L du contenu interprétatif valorisé pour S à l'échelle de LL, c'est-à-dire de son groupe ou de sa communauté d'appartenance. Il correspond, en d'autres termes, à ce que, dans la perception de L, l'usage de S est censé dire, du seul fait de son application, pour l'ensemble LL des locuteurs de la communauté linguistique ou de tel groupe linguistique auquel L est censé appartenir (mais qu'il peut ne pas suivre sur ce point), de ce à quoi LL est ou serait prêt à l'appliquer, usage ou type d'usage auquel L pense être censé se conformer de l'avis de LL. Ce composant sera un sous-composant de S1 ou de S3 selon que le locuteur s'associe à cette valorisation ou s'en dissocie.  
On placera ici bien sûr des contenus de signification prescrits par le « bon usage », mais aussi des contenus garantis par des « institutions » d'un certain type tels que, par exemple : les définitions normalisées des mots *or*, *atome*, *seconde*, *planète*... dans les communautés scientifiques ou techniques concernées ; les usages autorisés d'appellations de produits et de services dans l'Union européenne ; les définitions des expressions *génocide* et *crime contre l'humanité* au regard du droit international, etc. On notera que plusieurs significations normalisées peuvent coexister pour un terme donné, soit qu'elles se trouvent en concurrence, voire en conflit, soit qu'elles se distribuent sur des domaines différents.
- 5) À ces contenus interprétatifs normalisés on pourra opposer des *contenus interprétatifs stigmatisés*.
- 6) Parmi les contenus en première personne, on pourra appeler *contenu de S en 1<sup>ère</sup> personne du pluriel* (ou en 4<sup>ème</sup> personne) un contenu interprétatif de S que L, à tort ou à raison, pense *partager* avec tous les locuteurs d'un groupe. On pourra distinguer ensuite selon que, pour le contenu concerné, le groupe considéré coïncide avec la communauté linguistique tout

entière<sup>75</sup> (s'il existe quelque chose de ce type pour cette langue) : *contenu en 4<sup>ème</sup> personne plénier* ; ou que ce groupe (de type prédéfini ou « erratique ») diffère d'autres groupes de la même communauté : *contenu en 4<sup>ème</sup> personne restreint*.

- 7) Le dernier contenu interprétatif, que l'on pourra appeler *contenu-miroir* ou *contenu-selfie associé*<sup>76</sup>, correspond à l'image de L, de L', voire de LL, que L associe à son/leur usage de S ; en d'autres termes, ce contenu correspond à ce que l'usage de S, dans la perception de L, dit des locuteurs qui utilisent S ou, du moins, qui l'utilisent d'une certaine façon (ce que cet usage dit par exemple, du point de vue de L, de leurs croyances, de leurs pratiques, de leurs valeurs, de leurs caractéristiques diatopiques ou diastratiques, etc.). Ainsi, on peut considérer qu'en français le recours non modalisé au mot *assistanat* témoigne à peu près nécessairement d'une certaine représentation du monde social.

La structure polyphonique que nous venons de dégager suppose de la part des sujets un travail de pensée s'effectuant en particulier à travers des processus de *synchronisation* (ou de *mise à jour*) – phénomènes linguistiques décisifs, croyons-nous, pour une linguistique des individus :

- i) *synchronisation* de contenus en 1<sup>ère</sup> personne, recatégorisés à la faveur de nouvelles expériences du monde ;
- ii) *synchronisation* de contenus en 3<sup>ème</sup> personne, mise en œuvre à la suite de nouvelles expériences linguistiques (a) ou encore de synchronisations en 1<sup>ère</sup> personne (b). Dans le premier cas (a), c'est la perception d'anomalies ou de difficultés d'interprétation, lors des échanges ou dans l'après-coup, qui rend possibles, voire nécessaires, des ajustements (mutuels ou unilatéraux) de contenus interprétatifs en 3<sup>ème</sup> personne, moyennant, éventuellement, des interventions infléchissant le cours de l'interaction (questions sur les points obscurs, demandes ou propositions de reformulation, manifestations d'incompréhension plus ou moins explicites, appels au traitement d'exemples ou de cas particuliers, etc.). Cette synchronisation en 3<sup>ème</sup> personne peut parfois elle-même favoriser une synchronisation en 1<sup>ère</sup> personne lorsque l'un des interlocuteurs est disposé à examiner ce que les « significations » de l'autre pourraient lui apporter.

On observera que ces processus de synchronisation impliquent à leur tour, chez chacun des interlocuteurs, la capacité d'évaluer dans une certaine mesure leur intercompréhension aux différents moments de l'échange. Cette capacité passe par une attention plus ou moins aiguë à tout décalage éventuel entre leurs anticipations et les attitudes ou opinions observées dans la conduite ou le discours de l'autre, et elle peut les conduire à mettre à l'épreuve délibérément les compréhensions antérieurement constituées, à l'aide des procédures déjà évoquées. Les locuteurs n'ignorent pas toutefois qu'il ne leur sera pas possible de mesurer et d'explorer à tout instant leur intercompréhension jusque dans ses derniers recoins et que des données apparemment identiques peuvent parfois donner lieu à des inférences fort différentes d'un sujet à l'autre.

<sup>75</sup> Ce qui n'implique pas nécessairement, par exemple, qu'un francophone natif soit en mesure ou en devoir de spécifier, s'agissant d'un signe de sa langue, si ce contenu vaut pour tous les francophones natifs sans exception, pour les seuls francophones natifs de France, pour ceux de France métropolitaine, etc.

<sup>76</sup> Nous pourrions parler de même d'un *contenu interprétatif « selfie » à support formel* pour désigner ce que, dans la perception de L, telle production d'une unité formelle ou d'un trait formel constitutif d'un signifiant dit des locuteurs qui le/la mettent en œuvre ou, du moins, qui le/la mettent en œuvre dans telles circonstances (par exemple, de leurs caractéristiques, voire de leurs croyances ou de leurs pratiques supposées, etc.). Il s'agit donc de l'image que se fait L de L' (voire de lui-même) sur la base de la mise en œuvre par L' (ou par L) de telle production formelle.

## 4. Épilogue

### 4.1. Un modèle alternatif de l'intercompréhension linguistique

Si l'analyse proposée dans cette étude est exacte, la simple observation de l'extrême variabilité sémantique interindividuelle au sein des communautés linguistiques semble bien devoir nous dissuader de considérer l'intercompréhension comme le produit d'un recouvrement plus ou moins rigoureux d'associations de sens et de formes disponibles dans les compétences respectives de deux interlocuteurs. Ce constat, toutefois, ne saurait tenir lieu d'explication et il ne nous contraint pas davantage à invoquer à cette fin de trop mystérieuses résonances sophistiquées. Il nous paraît sensiblement plus éclairant d'analyser l'intercompréhension comme le produit de la mise en relation d'un nombre plus ou moins élevé de contenus interprétatifs pouvant relever de *personnes* différentes d'un locuteur à l'autre (voir *supra*, 3.2.). Il suffit alors pour se comprendre d'avoir une idée assez précise des compréhensions de ses interlocuteurs, sans nécessairement les partager. Mais ce schéma manquerait de substance et il conserverait un caractère trop mécanique et réducteur si on ne le réinscrivait pas dans les dynamiques interprétatives individuelles parfois très complexes où elles prennent leur sens et que le médiationnisme s'attache à ressaisir à l'aide des quelques thèses suivantes :

- La langue de tout individu commence avec celle des autres et demeure en symbiose avec elle tout au long de sa vie.
- Cette « langue des autres » lui livre l'accès à des ressources de pensée et d'action proprement humaines qui lui resteraient autrement inaccessibles et dont l'appropriation active a tôt fait de transformer en profondeur son fonctionnement cognitif.
- Les significations ne se bornent donc pas à offrir des traductions, dans le plan du langage, de contenus de pensée préexistants, mais elles participent d'une cognition sémiotisée qui les enveloppe et à l'égard de laquelle elles jouent un rôle déterminant.
- Nos activités de langage ne requièrent à aucun moment la médiation de *représentations* (au sens fort du terme), destinées à « recréer » le monde dans l'ordre de la langue en nous offrant quelque *analogon*, *image* ou *modèle* d'un état de choses (réel ou virtuel). Il suffit qu'elles permettent aux sujets parlants de baliser un monde commun sur un fond d'implicite inéliminable en spécifiant des états de choses, autrement dit en renvoyant tout récepteur effectif ou potentiel à des connaissances et croyances relatives à ce qui tombe sous les signes auxquels elles correspondent<sup>77</sup>.
- Pour toutes ces raisons, la langue individuelle est pour chacun le lieu d'un travail de pensée passant par un dialogue intérieur, constamment recommencé, entre ses expériences mondaine et linguistique.
- Le sujet, enfin, comprend très vite qu'il ne maîtrise qu'une très faible partie de sa langue et des connaissances qu'elle mobilise et que sa compétence sémantique est étroitement solidaire de celle des autres.

### 4.2. Qu'est-ce que *partager une langue* ?

Ces observations sur les conditions individuelles de l'intercompréhension linguistique peuvent-elles nous éclairer sur le sens profond de l'expérience qui s'exprime dans la formule *partager une langue*, si, comme nous l'avons constaté, le schéma classique de l'intercompréhension en termes de recouvrement doit être abandonné ? Quels enseignements pouvons-nous en retirer, plus généralement, sur les propriétés de ce que nous appellerons par commodité une *langue*

---

<sup>77</sup> Voir (2016b et 2018 : 213-221).

*empirique* – autrement dit ce à quoi l'on pense ordinairement lorsque l'on parle, par exemple, du « français », de l'« anglais » ou du « russe » ?

La *langue* a été trop souvent conceptualisée dans notre tradition comme un instrument, voire un module périphérique, sensiblement identique (en droit sinon en fait) pour tous les membres d'une communauté donnée, et spécialisé dans la traduction de pensées préformées. Or, pas plus en matière de langue qu'en matière de vie sociale, ce qui est *commun* ne doit être confondu avec ce qui serait *identique* d'un individu à l'autre, sur le modèle de la reproduction mécanique d'un même texte ou de l'implémentation à grande échelle d'un même logiciel. Il s'ensuit que le concept de langue ne peut pas être compris tout à fait dans les mêmes termes selon qu'on le considère à l'échelle des individus, où le langage plonge ses racines, ou à l'échelle des divers groupes et espaces intersubjectifs sans lesquels il ne saurait subsister.

Au fil de cette étude, la langue de l'individu, *la langue pour le sujet*, nous est apparue comme la modalité fondamentale de sa compréhension du monde et de ses actions avec ses semblables, à la faveur des ressources qu'elle place à sa disposition. Quant à la langue empirique, rien ne s'oppose sans doute à ce qu'on la décrive comme l'horizon idéal du cheminement de chacun dans l'espace de sa communauté linguistique ou comme l'agrégation imaginaire des usages de tous au sein de celle-ci, à condition toutefois de se souvenir que les langues individuelles auxquelles nous renvoient ces usages et ces cheminements se constituent elles-mêmes à travers un travail de pensée qui ne cesse de tisser ensemble l'expérience personnelle et la langue des autres.

À ces différents titres, plutôt que comme un patrimoine commun statique, une langue empirique doit être pensée comme un espace social partagé, relativement ouvert (malgré d'inévitables conflits et désaccords), à l'instar, si l'on veut, des *communs* qui, dans nos campagnes occidentales, ont précédé les enclosures. Espace non pas amorphe et abstrait, mais espace de ressources et de rencontres, dont l'exploration toujours inachevée demande du temps. Espace tissé et noué, tel un *réseau*, organisant l'orientation mutuelle (et l'orientation personnelle) de ses acteurs à l'aide de signes, les guidant dans l'interprétation de leurs expériences respectives et dans le balisage d'un monde partagé via leurs interactions. Nul ne maîtrise, bien sûr, un tel réseau dans sa totalité, mais chacun peut y évoluer, moyennant curiosité, travail et échanges, à partir de points qui lui sont plus familiers, y apprendre, en se confrontant aux productions d'autres locuteurs ou à des expériences nouvelles, y enseigner aussi, mutualiser des ressources et parfois des incertitudes<sup>78</sup>.

### 4.3. Comprendre l'autre comme soi-même ?

Ainsi, sans être nullement un mythe, l'intercompréhension – un sémanticien doit-il s'en étonner ? – est par nature éminemment relative et problématique. Il est permis de s'en réjouir car c'est à ce prix seulement qu'elle peut s'enrichir et s'affiner. Ce n'est guère en effet qu'en prenant conscience des limites de leur compréhension que les acteurs ressentent le besoin de l'approfondir. Est-on bien certain cependant de toujours mieux se comprendre soi-même qu'on ne comprend autrui ? Cela dépend assurément des sujets, des « autres », des moments, pour ne rien dire des différentes âmes qui, selon Nietzsche, composeront le moi lui-même... Mais il

---

<sup>78</sup> Acquérir et pratiquer une langue, une langue maternelle en particulier, c'est aussi, bien entendu, s'intégrer à un/des groupes, accéder à des textes en circulation dans ces groupes, s'initier à une certaine organisation des rapports interhumains et des activités des acteurs, se situer d'une certaine façon face à d'autres groupes (valeurs, compréhensions, comportements). – Mais la prise en compte de ces différents enjeux excède largement le propos d'un sémanticien.

importe peu, car, lorsque langage il y a, autrui reste sans doute le plus court chemin de soi-même à soi-même.

## Références bibliographiques

AUROUX, Sylvain. (1979). *La sémiotique des encyclopédistes. Essai d'épistémologie historique des sciences du langage*. Paris : Payot.

CISLARU, Georgeta & NYCKEES, Vincent (dir.). (2019). *Le partage du sens. Approches linguistiques du sens commun*. Londres : Iste Editions.

D'ALONZO Jacopo. (2019). Langage intérieur et origine de la conscience : le cas de Tran Duc Thao. *Histoire Épistémologie Langage*, (t. 41/1, p. 159-177). <[https://www.persee.fr/doc/hel\\_0750-8069\\_2019\\_num\\_41\\_1\\_3725](https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2019_num_41_1_3725)> (consulté le 3 janvier 2022) <<https://doi.org/oi10.1051/hel/2019008>>

HAGEGE, Claude. (1987). Compte rendu bibliographique. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LXXXII-2.

*Histoire Épistémologie Langage*. (2020). « Genèse, origine, récapitulation. Trần Đức Thảo face aux sciences du langage » (vol. 42/2). <<https://journals.openedition.org/hel/317>> (consulté le 3 janvier 2022)

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. (2019). Heurs et malheurs du partage du sens. Dans G. Cislaru & V. Nyckees (dirs.), *Le partage du sens. Approches linguistiques du sens commun*. 199-219. Londres : Iste Editions.

NYCKEES, Vincent. (2022). Sémantique médiationniste. Dans A. Biglari & D. Ducard (dirs.), *La sémantique au pluriel. Théories et méthodes*. 187-206. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

NYCKEES, Vincent. (2021). Du *sentiment linguistique* saussurien à la *pensée dans la langue*. Penser la langue avec et contre Saussure. Dans G. Siouffi (dir.), *Le sentiment linguistique chez Saussure*. 41-64. Lyon : ENS Éditions. <<https://books.openedition.org/enseditions/17317>> (consulté le 3 janvier 2022)

NYCKEES, Vincent. (2018). Quand l'hyperlogicisme perd le sens : retour sur l'analyse linguistique des énoncés ordinaires à paraphrase métonymique de Nunberg à Langacker et à Kleiber. Présentation, discussion et contre-analyses. *Lalies* 38 : 149-260. <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02155413>> (consulté le 3 janvier 2022)

NYCKEES, Vincent. (2016b). Le sens de l'implicite. Unité et diversité des phénomènes d'implicite linguistique. Dans S. Berbinski (dir.), 2016, *Le Dit et le Non-Dit. Langage(s) et traduction*. 63-98. Frankfurt am Main : Peter Lang Edition.

NYCKEES, Vincent. (2016a). Pour une grammaire de la subjectivité énonciative : une typologie des modes d'engagement de la subjectivité individuelle dans le discours. Dans A. Krzyżanowska et K. Wołowska (dirs.), *Les émotions et les valeurs dans la communication* (vol.1 : 17-36). Frankfurt am Main : Peter Lang Edition.

NYCKEES, Vincent. (2014). La polysémie au regard du locuteur : une typologie des isonymies et des parasémies. Dans E. Hilgert, S. Palma, P. Frath & R. Daval (dirs.), *Res per nomen IV, Les théories du sens et de la référence, Hommage à Georges Kleiber*. 173-188. Reims : Epure. <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01864809/document>> (consulté le 3 janvier 2022)



- NYCKEES, Vincent. (2012). Deux aspects de l'émergence en sémantique : la théorie médiationniste des significations et le modèle continuiste du changement de sens. *L'Information grammaticale* 134 : 45-51. <<http://dx.doi.org/10.3406/igram.2012.4213>>
- Nyckees, Vincent. (2008a). Une linguistique sans langue ? Contribution à une réflexion sur les conditions d'émergence d'un sens commun. *Langages* 170 : 13-27. <<https://www.cairn.info/revue-langages-2008-2-page-13.htm>> (consulté le 3 janvier 2022) <<https://doi.org/10.3917/lang.170.0013>>.
- NYCKEES, Vincent. (2008b). Le sens figuré en langue et en discours : les sources linguistiques de l'énonciation métaphorique. Dans D. Struve & C. Sakai (dirs.). *Regards sur la métaphore, entre Orient et Occident*. 13-31. Arles : Ed. Philippe Picquier.
- NYCKEES, Vincent. (2007). La cognition humaine saisie par le langage : de la sémantique cognitive au médiationnisme. *CORELA (Cognition, représentation, langage)* HS-6, revue en ligne : <<https://journals.openedition.org/corela/1538>> (consulté le 3 janvier 2022). <<https://doi.org/10.4000/corela.1538>>.
- NYCKEES, Vincent. (2005). Qu'est-ce qu'une espèce ?. *Verbum* XXVI, 1, « Polysémie et prototype » : 7-17.
- NYCKEES, Vincent. (2003). La perspective médiationniste en linguistique. Dans M. Siksou (dir.). *Variation, construction et instrumentation du sens*. 47-72. Paris : Hermès.
- NYCKEES, Vincent. (2001). Description du monde, interaction et coordination. Dans C. Buridant, G. Kleiber & J.-C. Pellat (dirs.). *Par monts et par vaux, Itinéraires linguistiques et grammaticaux, Mélanges offerts au professeur Martin Riegel*. 286-304. Louvain-Paris : Peeters.
- NYCKEES, Vincent. (1998). *La Sémantique*. Paris : Belin.
- PUTNAM, Hilary. (1975). The meaning of "meaning". Dans H. Putnam, *Mind, Language and Reality, Philosophical Papers* vol. 2. 215-271. Cambridge : Cambridge University Press.
- PUTNAM, Hilary. (1990) [1988]. *Représentation et réalité*. Paris : Gallimard. Trad. de *Representation and Reality*. MIT : The MIT Press.
- SAMAIN, Didier. (Sous presse). Les apories de la signification et leurs solutions précoces. Le rasoir d'Occam peut-il trancher quelques vieux débats sur la cognition ?. Dans J.-M. Fortis & S. Tchougounnikov (dirs.). *Du psychologisme au cognitivisme : études d'histoire de la pensée linguistique*. Dijon : Éditions universitaires de Dijon.
- SAUSSURE, Ferdinand (de). (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- SAUSSURE, Ferdinand (de). (1972) [1916]. [CLG]. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.